

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

On 3 janvier 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (40, 60, 60, 58).

Un discours du gouverneur Wilson.

Le récent discours du Gouverneur Wilson, à Staunton, Va., donne à tous la certitude, si toutefois c'était nécessaire, que la future administration fédérale répondra à la demande du public pour un changement dans les méthodes employées à Washington.

Le Brooklyn Times, organe républicain, dit à ce sujet: "La déclaration de Mr. Wilson, disant que les plus grandes affaires du pays doivent être traitées avec les principes de la simple morale, sera certainement appréciée par tout le monde. Car c'est justement ce que le peuple des Etats-Unis, ressentant les injustices qui affectent la nation plus que les individus, a recherché pendant les 6 dernières années."

Si le président-élu se conforme aux déclarations solennelles qu'il a faites à Staunton, et si à toute raison de croire qu'il le fera, le pays aura enfin réalisé l'ère de "justice sociale" dont le Col. Roosevelt et ses 400,000 partisans ont tant parlé pendant la dernière campagne. Un fait intéressant à connaître: plusieurs amis très proches du chef du parti Bull Moose prétendent que le nouveau président n'aura pas de plus ferme soutien que le Col. Roosevelt, si les idées du discours de Staunton lui servent de ligne de conduite.

Les chemins de fer américains avaient 40,000 trucks occupés spécialement au transport des automobiles des usines aux centres divers. Le nombre était insuffisant; il va être porté à 45,000.

CHEZ LES SOUVERAINS DES BALKANS.

Le voyage d'un pacifiste au pays des batailles

Il est assez piquant de feuilleter en ce moment le récit d'un voyage fait il y a quelques mois dans les principales capitales balkaniques par sir Max Waechter, le "pacifiste" anglais bien connu, qui poursuit le rêve d'une fédération européenne fondée sur des bases économiques. A bord de son yacht "Rovenska" il fit, au cours de l'été de 1909, le tour de la péninsule, de Fiume à Constantza, s'arrêtant dans les ports et visitant les capitales, reçu en audience par les souverains et les hommes d'Etat comme un ambassadeur de la paix et surtout comme un homme distingué et généreux.

Les pacifistes assurent qu'il n'y a pas de plus belle foi sans doute, prodiguée au voyageur anglais ne sont pas rapportées, mais sir Max Waechter était accompagné dans son périple par le docteur Sigmund Münz, publiciste viennois bien connu qui fait profession d'intermédiaire entre les rois et les grands de la terre. Naguère ses entretiens de Nordrey et de Venise avec le prince de Bülow ont fait le tour de la presse; et autrefois déjà il avait reçu des confidences de plusieurs des collaborateurs intimes de Bismarck, notamment de Rottenburg et de Betticher. Deux lettres de ce dernier à M. Münz, dans lesquelles il se défend d'être l'un des auteurs de la chute du grand homme, ont un réel intérêt historique. Le docteur Sigmund Münz, au cours de sa croisière sur la "Rovenska", n'a pas manqué à sa vocation. Dans un livre luxueusement édité (1), il relate fidèlement ses entretiens avec les souverains, les ministres, les hommes politiques balkaniques. Convenons tout de suite qu'ils ne nous apportent pas de révélations sensationnelles; mais ce sont paroles princières auxquelles leur origine ajoute le poids qui manque à leur texte. Il n'est jamais indifférent de savoir ce que les rois confient aux journalistes: c'est ce qu'ils désirent qu'on dise d'eux ou que l'on connaisse de leurs faits et gestes; ils posent pour l'opinion et pour la postérité, voici donc quelques propos des Majestés balkaniques.

Descendant l'Adriatique, la "Rovenska" s'arrêta dans les bouches de Cattaro, sir Max Waechter et le docteur Münz gravissant la route fantasmagorique qui donne accès au nid d'aigle de Cetigne où le prince Nicolas se préparait alors à prendre la couronne royale et à célébrer le cinquantenaire de son avènement. Le patriarche de la Montagne Noire, le descendant des anciens "vradikas" de la Tchernagora, fait bon accueil aux voyageurs. Il laisse volontiers la conversation aborder la politique.

"Votre Altesse royale prévoit-elle une ère de paix dans les Balkans?"

"Je crois bien. Les visites du roi Ferdinand et du roi Pierre à St. Petersbourg et à Constantinople sont des facteurs de paix. On peut en dire autant du rétablissement de relations normales entre l'Autriche et la Russie que j'ai salué avec une particulière satisfaction."

"Et que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

"Que pensez-vous de la situation en Turquie?"

"Il faut savoir être patient avec la Turquie. Qui pourrait ne pas souhaiter plein succès à son développement constitutionnel, mais aussi qui pourrait espérer que de telles transformations puissent se faire sans à-coup?"

rappeaient l'Orient, le roi répond: "Mes Bulgares ne sont pas sentimentaux, ils sont même très réalistes; mais ce serait une erreur de croire que cette rapide disparition de tout ce qui rappelle l'Orient est due exclusivement à l'esprit utilitaire des Bulgares. Peut-être aussi ont-ils hâté cette disparition parce qu'ils avaient inexprimable souffert par les étrangers. Une certaine xénophobie s'est emparée d'eux. Les Bulgares n'ont jamais reçu un bienfait des étrangers; même maintenant ils ont à souffrir par eux... Croyez-vous qu'il m'ait été facile, à moi étranger, de me faire ma place? J'ai eu des difficultés énormes à surmonter. Moi aussi j'ai eu à souffrir de cette xénophobie persistante, de cette méfiance des Bulgares, qui sont historiquement si bien fondées." Puis le roi parle de l'œuvre de mise en valeur économique qu'il se propose d'accomplir en Bulgarie avec le concours de capitaux étrangers; mais il ne veut pas jeter trop vite le pays dans la voie de l'industrialisme; le Bulgare est un paysan, un cultivateur; c'est ce qui fait la force de la nation.

"Les Bulgares travaillent dur et sont sobres; ils ne s'adonnent pas encore à des raffinements esthétiques; ils sont jeunes et tout occupés à monter; ils ont une haute conscience de leur valeur."

M. Münz. — Le temps viendra sûrement où de la race saine de vos Bulgares, qui sont maintenant si simples, des fleurs de culture raffinée et de sociabilité plus distinguée pousseront.

Le roi. — A vrai dire, je ne le désire pas. Il vaut mieux que les éléments frivoles et amollis d'un monde raffiné restent loin de nous le plus longtemps possible."

La conversation passe à l'armée. A son interlocuteur citant le jugement d'une haute autorité militaire qui regarde l'armée bulgare comme la première des Balkans, le roi répond: "Je puis bien, sans être taxé de présomption, affirmer que ce jugement est exact."

Le roi en vient à parler du passé; il s'attendrit au souvenir de sa mère, la princesse Clémentine, qui fut son inspiratrice, son conseil, son soutien aux jours difficiles. Etrange destinée de cette fille du "roi-citoyen" qui vécut sa jeunesse aux Tuileries et dont la vieillesse s'occupait, avec une tendre sollicitude, à consolider sur un trône balkanique un provin de la vieille race des Bourbons enté sur le tronc des Cobourgs.

Chez le roi Charles de Roumanie, l'accueil est également cordial et l'entretien tourne de suite à la politique. La Roumanie, affirme d'abord le roi, n'est "ni moralement, ni géographiquement un Etat balkanique." Cependant les événements d'Orient ne peuvent la laisser indifférente; tous les partis rivalisent à qui rendra l'armée plus forte. "Il ne vient à l'idée de personne chez nous de troubler la paix; mais nous devons bien veiller à pouvoir mettre dans le plateau de la balance un poids décisif... Nous ne voulons sans arrière-pensée le "statu quo." Comme la situation s'assombrissait l'année dernière et que les vagues se soulevaient un peu haut à Belgrade, nous avons averti par deux fois les Serbes d'avoir à réfléchir."

M. Münz. — Votre Majesté est regardée comme un ami de la Triple-Alliance. On a même répandu le bruit que la Roumanie était, pour ainsi dire, la quatrième dans l'alliance. On pense générale-

ment que la politique du royaume de Roumanie se développe en bonne harmonie avec la politique étrangère de l'Autriche.

Le roi. — Je crois que là où l'avantage bien pesé l'exige, il n'est pas besoin de traité écrit. Nous n'avons pas besoin d'un traité pour nous rapprocher de l'Autriche; nous sommes liés par le despotisme des intérêts et par la confiance mutuelle.

M. Münz. — On parle d'une convention militaire.

Le roi. — Cette convention n'existe pas. Comme je l'ai dit, entre les deux pays il n'est pas besoin de convention écrite.

Le roi, à la fin de l'entretien, raconte un souvenir intéressant: "Lorsqu'il y a plus de quarante ans je vins dans ce pays, mes deux principaux soucis étaient de rendre la Roumanie indépendante et de construire des chemins de fer pour nous rapprocher de l'ouest. Depuis longtemps ces deux desirs sont comblés. De fut un moment pénible pour moi quand, au moment de monter sur le trône, je pris congé de l'empereur Guillaume. Il était ému à la pensée des grandes difficultés au-devant desquelles j'allais. Il m'embrassa une dernière fois et me dit: "Je te souhaite du bonheur pour ton début, mais il y a quelque chose de pénible pour moi à l'idée qu'un Hohenzollern va se trouver dans la dépendance du Croissant." Je répondis: "Majesté, je m'emploierai de toute mon énergie à secourir cette dépendance sur le champ de bataille, et, de cette heure, j'ai juré de n'avoir pas de repos que je n'aie conquis l'indépendance de la Roumanie." Par notre participation à la guerre contre la Turquie, nous sommes devenus libres. J'avais heureusement tenu la parole donnée à l'empereur Guillaume et il m'annonça qu'il me conférerait l'ordre Pour-le-Mérite."

La Serbie, qui ne touche pas à la mer, ne reçut pas la visite des passagers de la "Rovenska"; cette absence d'une voix serbe dans ce concert balkanique qu'est le livre de M. Münz est significative; elle symbolise la grande disgrâce du royaume serbe, coupé de la mer.

Le roi de Grèce, au contraire, règne sur des caps et des îles; la route du retour amena dans son palais de Corfou les hôtes du yacht de sir Max Waechter, et le docteur Münz put fermer le cycle de ses interviews royales. Il entendit les doléances du souverain danois qui régnait sur les grecs, au sujet de la Crète, "si ce n'était la question de Crète, conclut le roi Georges, nous pourrions vivre en relations parfaites avec la Turquie. Mais je ne crois rien demander d'illégitime quand je dis: tous les hommes d'Europe qui ont du droit un sentiment élevé devraient être avec nous. Les hommes de plume comme vous rendraient service à la bonne cause s'ils soutenaient nos revendications." Le roi termina en parlant avec grand sympathie de Venie et de l'Autriche.

On le voit, ces entretiens impromptus prennent aujourd'hui plus de relief au reflet des batailles; telle déclaration qui paraissait sans portée aucune en attendant, une revendication, un vœu, dont le canon force maintenant la diplomatie européenne à tenir compte. C'est pourquoi il nous a paru, à l'heure actuelle, intéressant de donner un aperçu de ces pacifiques entretiens avec les rois des Balkans.

RENE PINON.

THEATRES. OPERA FRANCAIS

Suivant le bruit qui court, la première de l'opéra à grand spectacle de Nougés, "Quo Vadis", fera époque dans les annales lyriques de la ville. "Quo Vadis" est une des œuvres qui ne souffrent pas de la médiocrité; aussi Mr. Yoyelle a non seulement insisté pour qu'il y ait de nombreuses répétitions, mais il a tenu à voir par lui-même à ce que l'ensemble soit parfait dans les moindres détails. Une des scènes les plus marquantes est celle qui se passe dans le cirque du Colisée. L'installation des décors prendra près de 20 minutes. Les décors ont été faits d'après des dessins spécialement achetés pour la circonstance. La distribution des rôles est la suivante: Lygie, Mlle Thery; Eunice, Mlle Charpentier; Poppée, Mlle Avelly; Myriam, Mlle Bertier; Nazaire, Mlle Cortez; Viničius, Mr. Putzani; Pétrone, Mr. Montano; Chilon, Mr. Brunat; Pierre, Mr. Gagli; Neron, Mr. Francis; Sporus, Mr. Combes, etc. Mr. Aloo sera au pupitre du chef d'orchestre, et Mr. Audra aura la charge de la mise en scène. La représentation commencera à 8 heures; on compte sur un public nombreux.

Mr. Affre, l'excellent ténor, chantera Dimanche en matinée le rôle de Raoul dans les Huguenots. Comme cet artiste ne chantera que deux fois en matinée, il y aura certainement foule pour l'applaudir. Dimanche soir les Cloches de Corneville avec Mlle Cortez comme Serpolette et Mr. Gamy comme Gaspard.

Location de 10 à 5 chez Werlein.

TULANE

"The Siren" attire tous les soirs une foule de spectateurs qui ne ménagent pas les applaudissements aux excellents acteurs de la troupe, dont le favori est Mr. Donald Brian, dans le rôle principal. Les autres membres: Carroll McComas, Ethel Cadman, Wild West et Harry Delp méritent également les meilleurs éloges et la pièce en elle-même offre une soirée très agréable à la portée de tout le monde.

Le programme suivant annonce "The Woman" le drame si populaire dans toutes les grandes villes du Nord. La pièce, de caractère politique, est l'œuvre de William C. de Millet, mis en scène par Mr. Belasco, qui enverra sa meilleure troupe dans notre ville, notamment celle qui a donné la première représentation de la pièce à New York.

La vente des billets commencée Jeudi laisse prévoir un nouveau succès pour le Tulane, la semaine prochaine.

CRESCENT

Parmi les nombreuses pièces qui ont été données au Crescent depuis l'ouverture de la saison théâtrale "In Old Kentucky" est indiscutablement celle qui a attiré le plus de monde. Le talent des acteurs et le décor, la musique et le caractère de la pièce précèdent un ensemble très harmonieux, propre à donner le mal du pays à tous ces braves gens du Kentucky qui ont assisté à la représentation de gala de dernière hier soir en leur honneur.

Dimanche soir paraîtra George Evans avec ses "Honey Boy Minstrels."

Cette pièce de vaudeville est

déjà connue dans notre ville, mais n'a rien perdu de sa popularité à en juger de la demande de billets dont la vente a commencé Jeudi.

ORPHEUM

"The Still Voice" sera en première ligne du programme de la semaine prochaine, avec d'autres productions de choix à suivre. Le rôle principal de la pièce sera interprété par Sidney Drew, l'excellent comédien dont la popularité est répandue dans toutes les villes principales de l'Union.

Mme Sidney Drew jouera un des rôles les plus importants. D'autres artistes de valeur prendront part à la représentation. "An Opening Night" numéro de tête du programme actuel, à sa réputation faite et nous n'insisterons pas "d'avantage." Les visions d'Art de Mlle "Fluorette" sont exquises et le reste du programme est également fort applaudi.

Un Voleur a le Nerf de Commettre ses Attentats en Plein Broadway

New York, 3 janvier. — Avec les lampes électriques donnant une lumière parfaite à celle de jour, et la foule des passants encombrant la chaussée, un voleur est entré dans les bureaux du chemin de fer Erie, près de Herald Square, et a pu accomplir son acte d'audace sans être inquiété.

Pendant que Joseph Farrell l'employé se retournait pour regarder l'heure de Chicago, à la requête de l'étranger, ce dernier sortant un revolver de fort calibre de sa poche demanda à l'employé surpris le contenu du tiroir de la caisse.

Effrayé Farrell a laissé le voleur s'emparer de \$200. Il est parti en disant qu'il laissait un penny pour la chance.

ESPAGNE

La Foule Cospue l'Expremier Ministre Maura

Barcelone, 3 janvier. — Des démonstrations ont eu lieu aujourd'hui dans les rues à l'occasion du Sénateur Maura, ancien premier ministre. Des processions ont parcouru les principaux quartiers de la ville en criant "Abas Maura, viva l'ibertat."

De nombreux orateurs ont harangué la foule et ont rappelé que le Sr Maura était premier ministre quand Francisco Ferrer fut condamné et exécuté. La police a pu disperser les manifestants.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

FEUILLETON DE L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 81. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT PAR DANIEL LESUEUR

QUATRIEME PARTIE. PAR LA MORT, POUR LA VIE

(Suite.)

Depuis l'étrange communication téléphonique reçue par Bertile, un autre message était venu, anonyme aussi, mais écrit cette fois, — ou du moins composé avec d'impersonnels caractères d'imprimerie.

Plus explicite que l'autre, plus clairement rassurant, il recom-

mandait à Flaviana la prudence, la patience.

"Tant que le loup n'est pas abattu par les chasseurs", disait cette lettre, "la brebis doit préférer que l'on cache son agneau."

Phrase qui fulgura tout à coup d'une signification terrible et radieuse, quand tous les journaux du monde retentirent de la nouvelle:

"Effroyable crime anarchiste. Le prince Boris Omiroff foudroyé par une bombe dans le transsibérien express."

Troublante conjoncture... Se réjouir d'un assassinat... Pourtant "lorsque le loup est abattu par les chasseurs", qui reprocherait à la brebis d'appeler son agneau dans le ravissement de la délivrance, l'extase de le voir bondir vers elle, en sécurité, à travers la prairie?"

Flaviana et Raymond n'osèrent formuler en des paroles précises ce qui se levait obscurément dans leurs cœurs, ce qu'ils devinaient trop bien l'un chez l'autre.

Mais, le matin où la brève dépêche s'inscrivit dans toutes les feuilles, en lettres grasses, sous la rubrique: "Dernière heure", le premier mouvement de Flaviana fut d'en rapprocher la missive anonyme.

Elle plaça côte à côte, devant les yeux de Raymond, l'espèce de prédiction: "Tant que le loup ne sera pas abattu par les chas-

seurs," et la réalisation évidente: "Le prince Boris foudroyé par une bombe."

Ils se regardèrent... Quel regard! Et ce fut tout.

Depuis ce jour-là, — ce jour qui datait maintenant d'une semaine, ils attendaient.

A travers leur attente, ils écoutaient venir deux choses: l'une incertaine, l'autre, dont l'approche sournoise, frôlouse, devenait, hélas! inévitable. Le bonheur et la douleur s'avancèrent ensemble. Mais l'une commençait à presser le pas, à courir plus vite que l'autre. Et c'est pourquoi Bertile, avec la prescience de sa petite âme déjà soulevée au-dessus de la vie, avait dit à Flaviana:

"Je ne voudrais pas m'en aller sans le revoir auprès de toi."

Un soir, comme la danseuse étoile partait pour son théâtre, Delchaume arriva, pour la troisième fois de la journée.

Ah! s'écria Flaviana, j'en irai donc avec moins d'anxiété. Promettez-moi de rester jusqu'à mon retour, mon ami.

Bertile est plus mal? — Elle est bien faible. Et je ne sais quel présentiment me serre le cœur. — Son père est près d'elle? — Comme toujours. Il ne la quitte pas, le brave homme, de-

puis que j'ai installé pour lui la chambre voisine.

— C'était bien, à vous, de faire cela, dit Raymond. Comme vous êtes bonne, Flavienne!

— Il ne s'agit pas de moi.

— Pas assez, en effet. Vous ne pouvez ménager en rien. Comment pourriez-vous danser, ce soir?

— Comme d'habitude, répondit-elle en souriant.

Raymond regarda ce sourire sur les lèvres à l'arc allongé, frémissant, dans les yeux creusés d'ombre, où il se mélancolisait.

Une palpitation d'amour lui fit trembler le cœur. D'avance il entendit sa voix troublée dire le mot de passion dont la clameur emplissait tout son être. Mais, d'un effort désespéré, il se contint. L'heure n'était pas venue.

Flaviana se reculait imperceptiblement, très pâle.

En aurez-vous seulement la force?"

— Ne craignez rien, dit l'artiste.

Et alors, elle lui expliqua. Une noblesse émanait d'elle, de son beau visage mince, de sa haute forme dont la grâce subsistait toujours, même dans l'immobilité comme en ce moment.

— La danse, pour moi, disait-elle, ce n'est pas un rite de joie, une pantomime de mon corps en contraste avec l'état de mon âme, une antithèse dont je puisse souffrir. Je danse comme d'autres chantent. J'entre toute dans mon rêve. Je libère les sentiments qui m'oppressent. Et tous, voyez-vous, Raymond, tous, ils s'évalent de moi, bien qu'en restant liés à moi. Je les exprime, en dansant, comme si je les jetais dans le rythme d'un poème. Je m'étonne qu'on ne les devine pas, qu'on ne les voie pas. Quelquefois je sens ma danse tellement triste et déchirante qu'il me semble qu'on va me crier: "Assez! assez!" avec des sanglots. Mais personne ne sait. Et cela vaut mieux. Vous saurez, vous, Raymond. Ne me plaignez pas. Ne croyez pas que ce soit pour moi pénible, cruel, de danser... Elle s'arrêta, saisie comme d'un frisson, et reprit plus bas:

— Une chose m'est dure, là bas, en scène... oui. De voir toutes ces petites... Ah! quand elles

viennent autour de moi... qu'elles s'approchent, puis s'éloignent... suivant les figures du ballet... Je cherche involontairement des yeux celle qui manque... Tous ces petits pieds agiles... Je pense aux petits pieds qui ne danseront plus...

La voix de Flaviana s'éleva. D'un geste de la main, la danseuse dit adieu à Delchaume. Et précipitamment, elle s'enfuit.

Le jeune médecin resta un peu perplexé. Il n'avait pas eu le temps d'expliquer à son amie que sa soirée ne lui appartenait point entièrement.

Toutefois, puisqu'elle souhaitait qu'il ne s'éloignât pas, il ferait ce qu'elle lui avait demandé, bien qu'il ne constatât guère d'aggravation dans l'état de Bertile.

Raymond décida donc qu'il travaillerait là, dans la salle à manger. Et il commença par envoyer Pageant, avec un mot, réclamer chez lui, à son valet de chambre, certains documents qui lui permettraient d'utiliser malgré tout les heures de la soirée.

Bertile ouvrit les yeux, le reconnut, sourit et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Avec quelle amertume Delchaume contempla ce visage de quinze ans dont les traits étaient

étrés, pinés, dont les paupières bleuâtres, maintenant abaissées comme par des doigts lourds, exprimaient toute la lassitude de la vie.

D'où venait, ici, l'impuissance de sa science? Il avait sauvé la marâtre, la mère, d'une terrible maladie aiguë, et il ne pouvait rien contre la lente consommation qui détruisait ce corps frêle, où il aurait dû trouver cependant comme alliées toutes les ressources de la jeunesse.

Sous les couvertures, — légèrement cause de la chambre chaude, — son regard ému suivit le dessin à peine indiqué de la forme enfantine.

Vers l'extrémité du lit, il chercha le relief des ortels soulevant la courte-peigne. Et il sentit dans ses yeux la piqure d'une larme, en se répétant les derniers mots de Flaviana: "Les petits pieds qui ne danseront plus."

Presque aussitôt, il tressaillit. Relevant la tête, il venait de rencontrer deux prunelles à demi voilées, qui l'observaient.

— Cela va, ma mignonne? — Elle fit comme une tentative pour se soulever.

— Vous êtes tout seul? — Oui.

— Papa est sorti? — Pour moi, pour me rendre service. Il va revenir.